GALERIE MÉDICALE.

RÉVEILLÉ-PARISE,
J.H.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS.

GALERIE MÉDICALE.

N° X.

BROUSSAIS

(FRANÇOIS-JOSEPH-VICTOR).

« La gloire se doit toujours mesurer aux moyens dont on s'est servi pour l'acquérir. »

(LAROCHEFOUCAULD.)

On a raison; tout homme fait son destin, mais il faut néanmoins que la fortune y mette du sien, c'est-à-dire qu'elle fasse naître les circonstances favorables au développement du génie. Broussais, à 30 ans, était pour ainsi dire inconnu; plus tard, le premier et le meilleur de ses ouvrages l'avait à peine tiré de son obscurité. Mais en 1814, l'empire de Napoléon s'écroule, Broussais vient à Paris, on lui donne une place de professeur au Val-de-Grâce; tout aussitôt il prend la parole, et cette parole retentit dans la science; ses écrits, ses opinions, ses idées, se répandent, se discutent, et il acquiert en peu de temps une grande célébrité; la fortune avait mis son poids dans la balance. Toutefois, la vie de ce médecin a été difficile et laborieuse; il fut mis de bonne heure à ce dur régime d'adversité et de misères qui abat les faibles, mais trempe les forts;



il passa par la double épreuve du malheur et du succès, sans que son esprit et son caractère en aient subi de notables changemens.

Broussais naquit breton, et l'on peut dire qu'il resta fidèle aux qualités proverbialement attribuées aux habitans de son pays. Ce fut sur les grèves orageuses de l'Océan qu'il s'accoutuma de bonne heure à la lutte, à la fatigue et aux dangers. Jeune encore, les troubles politiques éclatèrent avec violence, la guerre civile ravagea le pays où il était né; son père et sa mère furent massacrés, ses intérêts largement compromis. En un mot, il vint dans un temps de subversion sociale, à une époque où l'on niait Dieu, où la tête d'un roi servait d'enjeu aux passions de ceux qui voulaient régénérer la France. Qui sait si les impressions des premières années de sa vie n'ont pas agi d'une manière forte et directe sur son esprit et son caractère? Lui-même ne tarda pas à être lancé au hasard des circonstances dans le tourbillon révolutionnaire; il ne put d'abord choisir un état, bien moins encore adopter et suivre un plan régulier de conduite. Soldat, corsaire, commis d'hôpital, chirurgien de la marine; puis étudiant, médecin civil, médecin militaire, courant avec les armées de Napoléon d'un bout de l'Europe à l'autre, son existence fut sans repos, comme son esprit sans direction scientifique arrêtée. Cependant, robuste de corps, d'un caractère éminemment ferme, doué en outre d'une grande aptitude au travail, Broussais continua ses études malgré tant de fatigues et de difficultés. Fils d'un chirurgien, il se décida d'assez bonne heure à suivre la carrière de l'art de guérir. Lorsqu'après bien des vicissitudes il vint à Paris, Bichat vivait encore; plus d'une fois Broussais a assuré avoir été lié d'amitié avec ce jeune et illustre physiologiste. On ajoute même qu'à une de ses leçons, Bichat parlant des organes et de leur importance dans l'étude des maladies, Broussais resta quelque temps absorbé dans une profonde méditation, puis s'adressant à un de ses camarades : « Mon ami, lui dit-il, le *voile est levé*, je découvre dans les paroles de notre maître les vrais principes de la médecine, un temps viendra où je les proclamerai. » Sans garantir la vérité de cette anecdote, l'événement a justifié en quelque manière la prédiction; toutefois, ce ne fut qu'assez tard. Le jeune docteur Broussais adopta pleinement et avec ardeur les opinions de Pinel, auquel il dédia sa thèse sur la *fièvre hectique*. L'auteur de la Nosographie était à ses yeux le médecin par excellence, le vrai, le seul promoteur du progrès en médecine; l'imiter, propager sa doctrine, fut alors sa seule ambition; le voile n'était pas encore levé.

Quelques années ensuite, Broussais publia son TRAITÉ DES PHLEGMASIES CHRONIQUES, qui lui avait coûté beaucoup de travail. Cet ouvrage n'eut pourtant qu'un succès douteux; on l'estima, on le lut peu, et il se vendit encore moins, car l'édition presque entière resta huit ans chez le libraire; une courte mention honorable dans le rapport des prix décennaux fut la seule récompense que l'auteur obtint. Si le trait ne fut pas mortel, au moins blessa-t-il profondément un cœur aussi sensible que celui de Broussais, un amour-propre aussi irritable que le



sien. Pourtant il se contint, il renferma, il comprima son ressentiment, puis il continua assiduement ses recherches et ses travaux dans les hôpitaux militaires de l'Italie et de l'Espagne. Là il ouvrit des milliers de cadavres, il s'appliqua à recueillir une grande masse de faits, qu'il médita plusieurs années. Certes, il faut beaucoup attendre d'un homme qui a su ainsi s'attendre lui-même et aussi longtemps. Esprit vigoureux, profond, hardi, et de cette hardiesse qui attaque de face et à bout portant les hommes et les doctrines, Broussais se fit une méthode où l'analyse disparaissant sous les envahissemens arbitraires de la synthèse, il arriva bientôt à des principes coulés d'un seul jet dans le moule d'airain de sa volonté. Ainsi bien pourvu de savoir et d'érudition, riche par lui-même de faits, de recherches et d'expériences, ayant des principes arrêtés et le cœur ulcéré d'indignation, il revint à Paris et entra dans la lice armé de toutes pièces.

Ce fut en 1815, que, dans un petit amphithéâtre de l'école de perfectionnement, il commença ses cours particuliers; c'est là qu'en face, et à deux pas de la Faculté, il lui jeta un ironique défi, qu'il éleva autel contre autel, doctrine contre doctrine. Tout d'abord il se posa comme le réformateur de la science, devant procéder par voie de démonstrations physiologiques à la réédification complète de la médecine. Et qu'on ne se figure pas que son cours ressemblât à aucun autre de ce genre, c'est-à-dire, une exposition simple et calme, méthodiquement élaborée des préceptes de l'art. Nullement : ce cours fut une véritable arène où le professeur combattait seul et à outrance. C'était de la part de celui-ci un faste de rudesse et de franchise, une discussion agressive et malveillante des théories reçues, une explosion continuelle de récriminations contre la science d'alors et ceux qui l'avaient faite, un parti pris d'être toujours affirmatif pour sa doctrine, hautain et dédaigneux pour celle des autres, dont l'exemple n'avait pas encore été donné; puis l'argumentation chaude de colère et d'emportement, le ton passionné, le geste abrupte, la voix tonnante du professeur, sa figure animée, car il semblait toujours spontanément illuminé d'inspirations fatidiques, ajoutaient beaucoup à l'effet de pareilles leçons. Les auditeurs nombreux, pressés, gardaient le plus profond silence, d'autant plus que leur attention était pour ainsi dire toujours esclave, parce qu'elle était continuellement excitée. D'ailleurs, Broussais, dans l'exaltation optimiste d'un systématique, sûr de ses principes, expliquait cette violence d'attaque par la nécessité de signaler hautement l'ennemi, de le briser, de le renverser; en un mot, d'écraser l'infâme; or, quel était cet ennemi qu'il fallait poursuivre à jamais, cet obstacle au progrès, ce boisseau couvrant la lumière de la science.... L'ONTOLOGIE. Il se présentait donc comme l'homme dévoué à cette grande entreprise; sa doctrine était l'hymne de sa foi, le cri de sa conscience; la vérité débordait en lui comme un devoir, comme une mission qu'il devait et qu'il saurait remplir. Quoi qu'il en soit, Broussais dédaigna toujours cette faconde oratoire commune et molle qui ne conteste rien, mais

n'établit rien de neuf; il préférait une discussion plus serrée, plus vive, plus pressante, où l'on trouve cet accord de préméditation et de soudaineté qui fait la puissance et le charme de l'éloquence professorale.

On se tromperait d'ailleurs, si l'on pensait que pendant cette espèce d'éruption volcanique, il n'y eut, comme on le disait dans le temps, que du bruit et de la fumée. Broussais joignait à une grande pénétration un esprit très cultivé; aussi remarquait-on dans ses leçons, dans ses appels réitérés au progrès de la science, un adroit mélange de vérités et d'erreurs, un certain art de présenter ces dernières avec la vraisemblance de la réalité; quoique exclusif dans ses idées, il énonçait des principes solides. Non content d'observer, de recueillir beaucoup de faits, il sut les coordonner, en tirer des conséquences souvent forcées, mais d'autres fois d'une incontestable justesse. C'est ainsi qu'il fit sentir la nécessité de rechercher avec soin les lésions organiques et de les comparer aux symptômes qui en sont l'expression et le reflet. Il ne cessa de dire avec raison que l'homme n'est connu qu'à moitié s'il n'est observé que dans l'état sain. Considérer la science sous des aspects jusqu'alors inconnus; ouvrir un nouvel horizon aux recherches ultérieures dans l'étude des organes malades; formuler les principes d'une manière précise, exacte; les ramener pour ainsi dire à la rigueur du théorème, tel fut le but qu'il proclamait et qu'il se flatta d'atteindre. Tant de savoir et d'application, d'aussi hautes prétentions, unies à ce feu de conviction qui semblait l'animer, à cette ardeur de prosélytisme, à cette persévérante glorification individuelle, à cette estime fanatique de son système, perpétuellement annoncé comme le résumé complet de toutes les vérités médicales, donnèrent aux leçons de Broussais une vogue extraordinaire. On y courait, on s'y pressait comme à une scène dramatique, et plus d'une fois l'on vit les élèves, qui formaient la *queue*, prendre des notes à la pluie ou au soleil, quand les éclats de voix du professeur leur permettaient de saisir le sens de quelques paroles.

Toutefois cette enceinte était bornée et Broussais voulait parler à tous. Il fit donc paraître, en 1816, son premier *examen* des doctrines. On peut dire qu'il montra dans cet ouvrage un admirable mais bien cruel talent de critique; en effet, le ton amer, le sarcasme écrasant, la raillerie poignante, la hautaine ironie, le dédain superbe, sont les armes avec lesquelles il combat ses adversaires; c'est une continuelle polémique d'irritation et de colère. Il serre, il condense ses idées; et les coups redoublés de sa logique, ses lumineux aperçus, ses vues rapides et élevées prouvèrent que ce médecin était aussi redoutable la plume à la main que dans sa chaire de professeur. Cet ouvrage eut un succès d'autant plus extraordinaire qu'on y trouva les fondemens de la doctrine que l'auteur développa plus tard dans des publications successives et surtout dans son journal. Cette doctrine, comme tout ce qui est brillant, nouveau, retentissant, fit en peu de temps de rapides progrès. Répandue par la parole du maître, par ses livres, par la presse, par la controverse, par les élèves, par les nouveaux docteurs,

elle grandit, elle gagna les esprits, elle enflamma les jeunes imaginations, ébranla les vieilles convictions; il y eut de l'enthousiasme, de l'engouement, une fièvre chaude d'admiration. On crut et on dit qu'il fallait dater l'ère de la médecine de cette époque, puisqu'il n'y avait rien de vrai, de solide, de vivace, de fort, d'incontestable qu'une pareille doctrine, qu'elle était l'*alpha* et l'*oméga*, l'unique et perpétuel flambeau de la science. Broussais put donc se regarder comme le réformateur de la science, et c'est pure modestie de sa part s'il ne prit pas, comme Thessalus, le titre de *iatronicos*, vainqueur des médecins. A dire vrai, cette doctrine, qu'on ne peut exposer ici, n'était pas sans droits pour inspirer une certaine confiance. En effet, le dogme broussaisien semblait toujours appuyé sur le fait patent et palpable, sur l'évidence matérielle. D'un très grand nombre de faits, l'auteur avait tiré des principes, de ceux-ci des principes plus élevés encore, enfin une grande unité, une sorte de *criterium* absolu des phénomènes pathologiques. Ainsi le soin de relier toujours les symptômes aux organes souffrans, de remonter par là de l'effet à la cause, du phénomène à la loi, de prendre pour point de départ la démonstration rationnelle et expérimentale, peut-être aussi le désir, la secrète espérance d'arriver enfin à quelque chose de fixe et d'arrêté en médecine, contribuèrent à donner une grande valeur aux opinions de Broussais. On fut frappé de la sagacité de sa critique, de la profondeur d'observation, de la finesse d'explication dont il fit preuve, de l'ensemble et de la puissance de ses assertions, mais surtout de la grandeur et de l'importance des résultats promis, presque annoncés comme infaillibles.

Ce qui ajoutait encore à ces causes de succès, c'est le dangereux prestige de simplification pathologique et d'unité thérapeutique, principal caractère de la théorie broussaisienne; beaucoup d'esprits se laissèrent aller à cette séduction. Certes, une doctrine établie carrément sur deux bases, l'irritation et l'abirritation, l'inflammation et la subinflammation, autrement dit, le principe commode et faux du *plus* ou du *moins*, dominant partout, soutenu d'ailleurs par l'enchaînement et l'autorité des formules, par la multiplicité des faits, par la rigueur des déductions, parut et devait paraître d'une solidité à toute épreuve. Il semblait y avoir dans ce système une cohésion si étroite à la fois et si profonde de principes, que la preuve de sa vérité s'en déduisait par cela même. Broussais avait eu le courage de palper, de sonder la plaie de la science, l'analyse outrée et sans bornes. Il établissait des principes et fixait des bases; il demandait aux faits le sens des phénomènes; il savait passer de l'ordre matériel dans l'ordre philosophique et synthétique. C'est ainsi qu'il donna de la fièvre, cet obscur fantôme de tous les siècles, l'idée la plus nette, la plus explicite qui en ait été conçue. A l'aide de sa méthode, la médecine parut plus simple, plus méthodique, tout en même temps plus facile, plus rigoureuse, car l'indication était toujours là, toujours présente sous les yeux du praticien pour le guider et l'éclairer. Il n'est pas jusqu'à ces mots fascinans de *progrès*, *d'avancement* de la science, de *nouvelle* doctrine, qui n'aient contribué à faire briller la théorie

dont il s'agit, surtout à une époque où les passions politiques s'alliaient aux mouvemens de la science. On était servile ou libéral, obscurant ou rétrograde, selon que l'on adoptait ou rejetait l'irritation, l'essentialité ou la localisation des fièvres. Broussais sut donc attirer à lui, d'abord les esprits jeunes, mobiles, facilement enthousiastes, puis il entraîna beaucoup d'hommes graves et d'esprits réfléchis. C'est qu'il présentait avec art ce que sa doctrine avait de bon, de réel, d'utile, et avec plus d'art encore ce qu'elle contenait de faux et de vague. La prodigieuse adresse avec laquelle il savait passer entre la vérité et le mensonge, esquiver l'une et tromper sur l'autre par la vraisemblance, lui a conquis bien des partisans. Aussi ne doit-on pas s'étonner si, à l'apogée du physiologisme, Broussais crut avoir donné l'unique et dernier mot de la science; si ce médecin célèbre, qu'exaltaient ses propres idées, qui s'enivrait de l'encens de la popularité, eut une espèce d'orgueil briarée, toujours hostile, toujours guerroyant; si, comme tout ce qui prétend n'exister que par soi, il a érigé ses opinions en règle absolue, appelé à son tribunal, *examiné*, jugé, condamné toutes les autres doctrines. Hippocrate lui-même n'a pas trouvé grace devant lui; il est vrai qu'il ne l'a pas appelé, comme Rasori, le *père de l'erreur;* mais c'était à ses yeux une de ces vieilles idoles qu'il est d'usage d'abandonner à la foule.

Cependant, au bout de quelques années, l'auréole du physiologisme pâlit sensiblement : les puritains de cette doctrine devinrent assez rares. On s'aperçut que, comme tous les réformateurs, Broussais avait été fort dans la critique, mais faible dans l'édification. Bientôt les objections, les exceptions, les remarques, les critiques, se multiplièrent contre l'irritation. Cet être morbide archétype, l'évidente radicalité des principes qui en découlaient, selon les partisans de sa doctrine, devint un sujet de doute. On vit que cette irritation, distinguée, divisée, subdivisée, directe, sympathique, prenant toute espèce de formes, sans changer de nature, n'était dans le fond qu'une entité, très propre à être placée elle-même dans le panthéon ontologique. Il devint frappant pour un grand nombre d'hommes modérés, par conséquent judicieux, que regarder la maladie comme une simple déviation quantitative de l'état physiologique, c'était perdre de vue le caractère anormal de l'état morbide; qu'il n'y a qu'une apparente identité entre toutes les inflammations qui diffèrent beaucoup moins par le degré que par la spécialité causale; que, si les symptômes ne sont pas la maladie en essence, ils en sont l'expression patente et visible; que la localisation des affections pathologiques est impossible à établir dans beaucoup de cas, le *consensus* morbide s'opposant souvent à bien reconnaître le point de départ; qu'il n'existe pas toujours des rapports constans entre l'étendue des lésions organiques, la forme et la gravité des symptômes, ce qui donne raison à Baillou (1); qu'on n'avait pas assez distingué la *lésion-cause* de la *lésion-effet;*

(1) *Cum anima, sæpe evolavit causa morbi.*

qu'il y a certainement autre chose que des lésions organiques, et que cette *autre chose* est précisément le principe de la maladie ; que l'altération des humeurs, désormais incontestable, et surtout l'altération de l'organe des organes, le sang, était singulièrement négligée dans cette doctrine ; que le fondateur s'était en général attaché à *l'organisme* plutôt qu'au *dynanisme* de l'économie animale ; enfin, que la thérapeutique était, en quelque sorte, anéantie, en la limitant dans un très petit nombre d'indications.

On remarqua également que par ce système, poussé à sa dernière extrémité, la science perdait, pour ainsi dire, son passé, que les zélateurs affectaient, en effet, de regarder comme un amas de vieilleries. La chaîne des temps était brisée, l'érudition médicale peu en honneur, le fil de la tradition scientifique à peu près rompu. Et cependant qui oserait nier que les travaux antérieurs n'aient contribué à établir la doctrine de l'irritation, à composer les rayons de cet astre devant éclairer à jamais la médecine. Certes, quand Broussais se *leva* il faisait jour dans la science, et depuis longtemps; Reil, Brown, Rasori, Tomasini, Prost, Caffin, Pujol et tant d'autres avaient sillonné ce champ où il voulut seul moissonner.

Mais la cause la plus active du déclin des principes broussaisiens fut que l'expérience clinique ne répondit pas ou ne répondit que très imparfaitement aux espérances conçues. Ce fut une nouvelle preuve que faire toujours de la pathologie le scalpel à la main, c'est s'exposer à de cruels mécomptes, l'expérience étant la dernière et la seule mesure de la vérité en médecine. Le physiologisme est une plante qui ne croît qu'arrosée de sang humain ; or, le sang coulait de toutes parts et avec profusion ; une diète rigoureuse, implacable, secondait, en outre, ce moyen thérapeutique; mais beaucoup de guérisons ne s'opéraient pas ; l'irritation, génie malfaisant et opiniâtre, résistait à l'infaillibilité des moyens curatifs ; d'ailleurs, les convalescences devenaient interminables, les forces étant radicalement épuisées, le principe de vie largement soutiré. On s'aperçut que beaucoup de gastrites n'étaient que des gastralgies, maladie qui exige un traitement tout opposé à celui des saignées. Il devint clair que Broussais ayant soumis à sa méthode de jeunes soldats, la plupart vigoureux, elle était, en général, peu applicable aux femmes, aux enfans, aux vieillards, à cette foule d'individus usés, blasés, névropathiques, qu'on trouve dans les villes. Il y eut donc une réaction, lente d'abord, mais continuelle, progressive, contre la doctrine pure de l'irritation, sorte de dogmatisme inexorable et despotique. L'érudition reprit faveur ; les anciennes méthodes thérapeutiques reparurent, et, sans renoncer à ce que l'école de Broussais avait d'utile, les praticiens surent à propos en tempérer l'exagération. Bientôt le réformateur lui-même s'agita dans le vide ; ses ouvrages manquaient de débit, son journal cessa de paraître, ses principes et ses livres furent soumis à leur tour à un rigoureux *examen*, quelquefois même à la flagellation du sarcasme et de la moquerie ; bien plus, le feu des disputes s'était complètement éteint ; la doctrine de

l'irritation, abandonnée à elle-même, parut désormais réduite au néant des erreurs *jugées*. Ce qui démontra surtout le déclin du système, c'est que Broussais, devenu professeur titulaire, ne put le relever ; sa voix resta sans écho, sans retentissement : la lutte l'avait grandi, le succès le diminua. En vain planta-t-il avec fermeté son drapeau sur une des chaires de la faculté ; en vain s'escrimait-il avec force contre son ancienne ennemie, l'ontologie, ou contre messieurs les *grippistes;* la foule, accourue jadis pour recevoir le pain de sa parole, avait disparu ; quelques élèves assistaient encore à ses leçons, mais froidement, comme s'il s'agissait de voir une curiosité d'autrefois. On peut dire que la nécrologie du physiologisme était visiblement écrite dans cette solitude. Plus d'une fois, sans doute, le réformateur éprouva le tourment du doute sur la vérité et surtout sur la durée de son système ; non, la vie de la science n'était plus là.

Cependant, soit par conviction, soit plutôt par ce besoin d'occuper de soi le public, dont ne se guérissent jamais les esprits qui ont une fois goûté l'ivresse des applaudissemens, Broussais se fit le propagateur de la phrénologie : de nombreux auditeurs vinrent alors l'entendre et l'applaudir. Mais il fit tant de concessions à ses adversaires (Acad. de médecine, séance du 26 avril 1836) que, dans son langage, Gall n'aurait peut-être pas reconnu sa propre doctrine. Au reste, la phrénologie convenait au fondateur de l'école physiologique. Comme médecin, il n'avait étudié que les organes ; comme philosophe, il ne vit pas autre chose dans cet appareil *physico-chimico-biotifique*, qu'on appelle vulgairement homme, selon sa définition. La transcendance de sa philosophie s'attacha à l'*âme-cerveau*, attendu qu'on ne peut rien disséquer, rien palper, rien voir ni concevoir au-delà. Expliquer la sensibilité, la vie elle-même, par une simple contraction physique, un resserrement de l'albumine, regarder l'idée comme une irritation intra-crânienne associée dans son origine à la stimulation physique, proclamer la consubstantialité de l'être spirituel et de la matière organisée, faire de la perception, de la volonté, du *moi*, des phénomènes purement physiologiques, dont l'extrême limite échappe pourtant à nos recherches, mettre à l'écart ce *machiniste*, non nerveux, jadis placé dans le cerveau, voilà ce que Broussais a soutenu avec cette verve de science et d'élan, avec cette âpre liberté de vues, avec cette forte et vive indépendance de l'esprit qui le caractérisent. Et pourtant le doute a plus d'une fois traversé sa pensée ; car, y a-t-il quelque chose de plus pénible, de plus confus, de plus embarrassé que sa profession de foi ; l'athéisme même n'y est pas sans masque. Mais pourquoi s'avancer aussi hardiment dans ces régions inconnues à la science ? Qu'est-ce que l'esprit, qu'est-ce que la matière ? que savons-nous de l'homme et de la vie ? Avouons-le, rien ou à peu près. La matière cérébrale a-t-elle virtuellement la capacité de penser, de faire de l'intelligence, ou l'esprit est-il une émanation de celui qui est et par qui tout est ? Faut-il confondre la nature et la libre activité de l'entendement avec l'aveugle *fatum* du corps, regarder l'âme comme

une hypothèse hyperphysique, sans base dans les lois de l'économie? La mort n'est-elle, en effet, que la cessation du jeu d'un mécanisme vasculaire, nerveux et assimilant? Avec l'existence de Dieu, la mort absolue est-elle possible? N'avons-nous pas le sens intime, l'idée d'une intelligence qui ne meurt pas? Peut-on diriger l'entité conscience, faire de la morale avec un encéphale plus ou moins développé, etc.? O Broussais! comment, avec votre lumineuse perspicacité, votre jugement profond, avez-vous pu décider ces hautes et redoutables questions dans le sens le plus triste de la philosophie et le plus dangereux pour l'humanité? Mais c'était un de ces hommes qui s'avancent sur toutes les cimes avec une précipitation ardente, et, dans leur présomption, s'écrient qu'ils ont atteint le but, qu'on ne saurait aller au delà.

Le malheur est que, pour soutenir sa doctrine philosophique, ce médecin a employé le même talent que pour étayer sa théorie de l'irritation. Certainement Broussais a été un des écrivains les plus distingués parmi les médecins. Son style ferme, hardi, énergique, rempli d'images, quoique avec des formes arrêtées et précises, saisit tout d'abord et intéresse vivement. Ce style n'a jamais la gravité tendue et composée qu'affectent certains auteurs de notre profession. Point d'enluminure, nul effort, c'est de plein jet, comme d'inspiration, que Broussais lance ses pensées. Dans son style comme dans ses leçons, il semble toujours entraîné par un sentiment impétueux, unique, qui décide et apporte avec lui l'expression. On chercherait en vain dans ce qu'il écrit la pureté sévère, l'élégance châtiée, bien moins encore le méthodique, le puéril arrangement des mots et des phrases; mais vous y trouverez une vigueur innée, une sève féconde et luxuriante, cet éclat d'évidence, cette force de logique qui emporte la conviction du lecteur, l'accable de preuves, de raisonnemens, de démonstrations. Sans sortir de son sujet, personne ne sut mieux que Broussais animer la raison, passionner les questions, donner à son opinion une sorte de chaleur pénétrante sans laquelle on n'obtient qu'une attention superficielle. Il réveille, il excite, il fouette l'esprit du lecteur; mais il manque parfois de convenance et de mesure; le ton âpre, la parole irritante, le mot qui provoque, la saillie qui blesse, sont des armes qu'il n'a pas dédaigné d'employer. Mais ce qui caractérise surtout sa manière, c'est qu'il eut toujours en écrivant ce bon sens d'une lucidité péremptoire, présentant les questions avec beaucoup de netteté; en un mot, il avait le talent d'être profond en termes clairs, véritable cachet de perfection du style scientifique. Toutefois, les éminentes qualités d'écrivain dont il s'agit doivent inspirer de la méfiance, précisément parce qu'on sait que chez Broussais l'idée altère souvent les faits, les transforme, les violente pour les jeter dans le moule de son système. Quand il est vrai, il écrit simplement, naïvement, quoique toujours avec une certaine raideur. Mais aussitôt que les faits résistent, que l'objection se pose en face, sa raison disputante et hautaine se révèle aussitôt; il cherche à fasciner, à séduire; on reconnaît alors le dialecticien subtil, l'*alligator* sophiste, qui vous entoure dans les

replis de son adroite logique, de sa captieuse argumentation. C'est ce qui avait fait dire au professeur Hallé : « Rien qu'à l'odeur du style, on reconnaît l'orgueil du sectaire. » Toujours est-il que Broussais eut une incontestable puissance de raisonnement, que sa plume et sa parole ont vaillamment servi ses convictions.

S'il était besoin de prouver encore la vérité du mot de Buffon sur le style, on le pourrait aisément par l'étude de celui de Broussais. Avec tant d'impétuosité dans la pensée, tant d'ardeur d'imagination, un tel besoin de discussion et de polémique, un si grand désir de propager sa doctrine, ce médecin pouvait-il conserver le langage sec et froid du discoureur analytique ? Il y avait toujours chez lui excès de verve et de mouvement. Son style est donc l'exacte reproduction de son caractère public. Vif et colère, brusque et emporté, orgueilleux et irritable, très rarement on le voit quitter le ton décisif et absolu; dans ses leçons, dans ses écrits, dans sa polémique, c'est toujours le systématique exclusif, qui a dit: ceci est, ceci n'est pas; voici la lumière et voilà les ténèbres. Homme de fougue et d'impulsion, homme de tête et d'audace, nul ne s'aventura plus hardiment dans le champ des déductions prématurées, nul ne fut plus à l'aise dans le paradoxe, plus disposé aux conceptions, aux témérités d'utopie médicale. Dans la médecine, en général, il faut accroître bien plutôt que renverser; on doit moins substituer l'inconnu que féconder le passé, l'étendre et l'utiliser. Broussais, au contraire, veut tout d'abord saper les bases de la science, la refaire à peu près de fond en comble. Saturé de ses idées, il ramène tout à son point de vue; c'est ainsi qu'il se hâte toujours de conclure des phénomènes physiologiques à l'association des phénomènes pathologiques; il *imagina* trop souvent la nature pour l'expliquer avec vérité. Avouons pourtant que les erreurs de ce médecin célèbre ne seront jamais celles des esprits médiocres et terre à terre. Ces erreurs sont pour ainsi dire grandioses, il n'est pas donné à tout le monde de se tromper ainsi, car il n'est que les aigles pour voler si haut. La doctrine de Broussais, toute fausse qu'elle est dans sa rigueur et son ensemble, contient néanmoins des vérités dont la science a fait son profit. Elle prouve surtout la force et l'ampleur d'intelligence de celui qui l'a conçue et méditée. Comme il n'y a que les esprits puissans qui ébranlent et changent les convictions, cette doctrine a fortement remué les contemporains; la science en conserve encore l'empreinte et comme un reste de mouvement. Broussais avait tout ce qu'il faut pour accomplir cette œuvre et dominer les opinions; il possédait ces qualités, pour ainsi dire opposées, qui constituent l'homme de génie. *Oseur* pénétrant et patient investigateur, dialecticien profond, chaud et rayonnant écrivain, doué de la faculté d'observation et de celle de combinaison, de la force de conception et de la force d'exécution, il passe avec facilité de l'analyse, du soin minutieux des faits, aux opérations synthétiques les plus compliquées. A une sorte d'exaltation imaginative, il joint cette attention profonde qui, changée en habitude, distingue le regard scruta-

teur de l'homme de génie, du regard distrait, vague et confus de la multitude. Ajoutons une grande application, une extrême aptitude au travail, un labeur soutenu; enfin, cet esprit de suite, base assurée, non-seulement de la logique qui examine et discute, mais de la logique qui conclut, et par conséquent de celle qui prouve. Aussi Broussais était-il toujours actif, perpétuellement en effort de conception et d'enfantement. On doit le compter parmi ces hommes inquiets, méditatifs, pour qui l'action matérielle de vivre n'est qu'une première condition d'existence, à qu'il faut avant tout un vif mouvement intellectuel. Mais, comme tous les tyrans des opinions humaines, Broussais avait la plus haute idée de lui et de ses travaux; à chaque instant il se complait dans l'estime exagérée de ses œuvres et la contemption de celles des autres, à moins d'une sorte de conformité avec ses opinions. Cette espèce d'autolâtrie, si l'on peut ainsi s'exprimer, se manifestait par sa parole et sa plume; quelquefois par son sourire, par son regard et même son geste. Quiconque n'adoptait pas ses idées avait nécessairement, selon lui, un encéphale difforme, type de la sottise; ou bien, ainsi qu'il l'a écrit, « on tombait dans cet état d'aberration irritative qu'on nomme vulgairement *fanatisme.* » C'était surtout dans ses entretiens familiers, dans ses lettres particulières, que ce médecin exposait plus librement encore ses opinions sur ses émules et sur ses adversaires (1). On ne peut nier qu'on lui doit l'initiative d'un large mouvement de la science; cependant dépassé sur beaucoup de points, il était loin de s'apercevoir que lui-même était stationnaire ou rétrograde. Il niait le mouvement qui l'emportait, qui détruisait ou modifiait profondément cette doctrine jadis proclamée vivace et indestructible; rarement la fascination systématique fut poussée à un tel degré.

Doit-on maintenant s'étonner que ce médecin n'ait obtenu, dans l'exercice civil de sa profession, qu'un rang disproportionné à son mérite et à sa grande réputation? On ne pouvait, disait-on, l'arracher à son *ossuaire physiologique.* D'ailleurs trop exclusif dans sa manière de voir, les indications étaient à ses yeux infiniment restreintes, la thérapeutique peu variée, bien que souvent Broussais fît des concessions que lui arrachait la force des circonstances. On raconte qu'un malade vint le trouver et lui adressa ces paroles : Docteur, votre régime me fatigue au dernier point, la diète me tue, à la lettre je meurs de faim. Broussais réfléchit un moment, puis il dit: Allons, bête carnassière, je vais vous satisfaire, et il permit.... une cuillerée de bouillon dans un verre d'eau. Plaisanterie ou non, ceci explique et l'homme et le système. Du reste, ces concessions étaient assez rares; Broussais, d'un caractère assez peu flexible, aurait cru manquer à ses principes en les multipliant. Il agissait de même dans

(1) J'ai entre les mains une lettre de quatre pages, écrite par Broussais à un de ses amis lorsqu'il fonda ses ANNALES DE MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE. Tout en exposant ses vues et son plan, sa verve satirique s'exerce à plaisir sur quelques célébrités médicales de l'époque.

d'autres circonstances, car sa prétention était de faire voir en lui le *virum quem*.... Cependant après qu'il eut affiché le plus fier dédain pour les places et la richesse, il s'en accommoda peu à peu, bien que ce fût toujours avec modération. Quand on vit le *grand agitateur* de la médecine se tailler une robe de professeur de la Faculté dans son manteau de philosophe, mettre seize lignes de titres et d'honneurs au-dessous de son nom, dans un de ses ouvrages, on dut croire que le vieil homme n'existait plus. Avait-il donc enfin compris le mot de notre siècle, la réputation seule est pure fumée, les réalités sont métalliques? Mais qu'aurait pensé le caustique Chaumeton, son ami, qui éprouva une si violente colère en recevant, en 1814, une carte de visite du *chevalier Broussais?* A dire vrai, les temps étaient changés, et l'auteur encore obscur du traité des *phlegmasies chroniques* avait pris un rang élevé dans la science.

A cela près, peu d'hommes ont présenté une nature plus une, plus constamment elle-même que Broussais. Chez ce médecin la force matérielle et la force intellectuelle s'élevèrent à un haut degré. Tout décelait au premier aspect une organisation puissante, éprouvée par la lutte, par le travail, par l'étude de graves questions, par l'ambition d'une haute fortune médicale. Il y avait en lui du soldat, du sectaire, du philosophe et du tribun; de son propre aveu, une fibre républicaine vibrait au fond de son cœur. Sa physionomie assez belle, ses traits fortement prononcés, exprimaient la résolution, la force intime et la ténacité. Sur son crâne anguleux, à fortes dimensions, sur son front largement développé, sur son visage mobile, expressif, facilement contracté, on pouvait distinguer les signes de la pénétration, de la sagacité, de la raideur sophistique, comme de cette audace qui ose tout pour convaincre, pour frapper, pour étonner. Lorsque ce célèbre médecin arrivait dans une assemblée, tous les regards se portaient sur lui, et un murmure sourd semblait dire : *voilà Broussais*.... Alors on voyait s'avancer à pas lents, mesurés, un homme dont le corps musculeux, les larges épaules, un peu arrondies, la tête volumineuse, légèrement inclinée sur la poitrine, le regard assuré, dénotaient la vigoureuse constitution. Après s'être assis, il écoutait attentivement ce qui se disait; puis, s'il prenait la parole, il s'exprimait lentement, péniblement; les idées et les mots semblaient louches et embarrassés dans son entendement. Bientôt on le voyait s'animer, s'échauffer au feu de l'argumentation; sa voix prenait un ton élevé, sa parole devenait pleine et forte, ses idées affluaient, ses raisonnemens se pressaient; mais si les répliques étaient promptes, les objections vives, alors son naturel passionné débordait de toutes parts; le timbre strident et forcé de sa voix, son accentuation forte, notamment sur la lettre R, ses intonations forcées, ses gestes brusques, les mouvemens de son corps, l'agitation de ses traits, les éclairs de ses yeux *gris-fauve*, prouvaient la surexcitation d'un encéphale éminemment irritable; parfois même le paroxisme s'élevait jusqu'à la crispation, au spasme, à une sorte de tétanos moral.... *voilà Broussais*. Rien ne se faisait à demi chez cet homme remarquable, sa vive et chaleureuse imagination

ne le permettait pas. Cependant dans les dernières années de sa carrière, même avant que la maladie l'eût atteint, soit l'effet de la réflexion, soit par les progrès de l'âge, Broussais tempéra son ardeur de polémique; la vie militante de la controverse semblait l'avoir fatigué. Vieux lion édenté, parfois même il parut inquiet, abattu, on eût dit qu'il avait donné sa démission de révolutionnaire.

Mais la maladie ruina enfin cette forte organisation; aidé des soins attentifs et éclairés du docteur Amussat, Broussais lutta avec son courage ordinaire contre le mal qui le détruisait peu à peu. Il s'arma de force stoïque, il n'abandonnà ni l'étude, ni le travail; enfin la maladie triompha, et cet illustre médecin succomba dans la nuit du 16 au 17 novembre 1838. Il était né à Saint-Malo, le 17 décembre 1772. Une chose digne de remarque, c'est qu'à l'ouverture du corps, les lésions organiques parurent insuffisantes pour expliquer la mort. Ainsi la localisation morbifique fut trouvée en défaut sur celui-là même qui avait fait de ce principe la base de sa théorie médicale. A l'exception du rectum, les autres organes étaient sains, ce qui prouve combien la nature dota richement Broussais sous plus d'un rapport. Le cerveau était volumineux; l'estomac qui avait joué un si grand rôle dans la vie et les opinions de ce médecin ne présenta aucune altération. Le foie fut trouvé gros et la vésicule du fiel petite; quelqu'un dit à ce sujet, c'est qu'il ne donnait pas le temps à sa bile de s'amasser. Avec cette constitution de fer, si bien équilibrée, Broussais n'a pas vieilli, parce qu'il a vécu de la vie de la pensée, vie presque toujours orageuse, car elle n'est jamais à l'abri des soucis de l'ambition présente, ni des inquiétudes de l'avenir; le mal sacré de la gloire est le plus cruel de tous pour un organisme humain.

Au reste, quel que soit le jugement qu'on porte sur ce célèbre médecin, il est convenable de se placer au point de vue d'une haute impartialité. Il a été loué outre mesure, il a été critiqué avec amertume; ses travaux, ses opinions, sa polémique, expliquent cette contradiction. Qu'on se garde donc d'écouter, et les thuriféraires dont l'enthousiasme fut continu, et ces retardataires qui ne voulaient pas permettre à l'avenir de naître, ni au passé de mourir; il ne faut pas plus diviniser sa statue que la renverser et la briser. Alors on trouvera que Broussais fut un homme d'une rare capacité, d'un incontestable mérite; un de ces hommes *fastiques*, à forte trempe, dont parle un grand écrivain. On conviendra qu'il a rendu des services à la science, qu'il a proclamé des vérités qui resteront. Toutefois, s'il paraît grand, appliqué sur l'échelle de Bichat, son exiguité frappe d'abord; c'est qu'il fut trop exclusif, trop absolu dans ses idées; qu'il a forcément ramené les faits à deux ou trois principes, ce qui est trop ou trop peu; qu'il a proclamé avec la même ardeur le faux et le vrai, dans un but systématique; qu'au lieu d'émonder, d'ajouter et d'étendre, il voulut radicalement détruire et édifier; enfin, que dans un temps où le doute a soufflé sur es intelligences, il a combattu pour le matérialisme le plus formel. Aussi quoi-

qu'il ait tracé un lumineux sillon dans la science, quoiqu'il s'y soit posé en maître, ses opinions ont été attaquées, son piédestal ébranlé, ses titres à une gloire réelle fortement contestés. Broussais a-t-il fait ce qu'il devait et pouvait faire? A-t-il rempli sa mission pleinement et dignement? La postérité, cette haute cour d'appel des réputations, prononcera dans le temps à venir. Elle sera juste et sévère, car, selon l'Ecriture, il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu.

R. P.

FIN.

IMPRIMERIE DE FÉLIX MALTESTE ET Ce,
Rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 18, près du passage du Grand-Cerf.